

Dijon, 13 janvier 1900.

Mon très cher ami,

je vous envoie, en même temps  
que cette lettre, par paquet séparé  
et recommandé mon pénible manuscrit,  
contenant le compte rendu, que vous  
m'avez demandé, du livre de  
M. Buisson. Vous voudrez bien me  
pardonnez si ces pages ne sont pas,  
comme je ne le suis que trop, à la  
hauteur de leur objet. Mais, je ne  
sais pourquoi, je me sens depuis près d'  
un mois dans une sorte d'impuissance  
de tout travail sérieux qui me désole,

D'autre part, je me suis tenu un peu  
général, dans cette rédaction, par tout ce  
qui avait été déjà dit de l'enseigne-  
ment et de la méthode scientifique de  
M. Buffon. D'autant plus générale, je vous  
l'assure, que les impressions, laissées en  
mon esprit, par la lecture de ce beau  
livre, étaient, sur quelques points, du moins,  
un peu différentes de celles que j'avais lues  
ou entendues <sup>(entendues)</sup> des élèves de M. Buffon:  
ce que je ne puis attribuer qu'à cette  
circonstance que je marquais de  
l'impression, plus personnelle et définitive,  
tenant à la parole et au contact du  
maître. Toutefois, puisque je n'avais à  
parler que du livre en question, et que  
les éléments de mon jugement propre  
se trouvaient limités à ceux venant  
de cette lecture, il m'a semblé que le  
mieux était de rester d'accord avec moi-

même et de rapporter simplement ce que  
je croyais constaté ou senti. Sans m'excuser  
de l'avoir fait si imparfaitement.

Non seulement, comme je tiens avant  
tout, à ne pas contraria ni compromettre  
le fait qui a été cité dans cette publication,  
je vous serai tout-à-fait obligé de  
enlever bien vite les yeux sur mon  
grimage, avant de l'envoyer à l'impression;  
et s'il ne vous convient pas tout-à-fait  
de le jeter simplement au panier, à  
moins qu'il ne s'agisse de quelque  
étourderie que j'aie pu faire.  
Je vous prie de croire que vous me serez  
obligé de publier un compte rendu qui  
vous semblait marqué, alors que si l'ai  
écrit avant tout pour offrir un modeste  
hommage à la mémoire de M. Buffon  
et répondre à votre désir.

Je commence ce jour-ci à  
m'occuper de la traduction de Farmhøushæbet.

Mais je me rends compte qu'il me  
faut une étude préparatoire assez  
longue avant de rien rédiger à titre  
définitif. Si je puis vous voir, comme  
je le désire, ne fût-ce qu'à la gare,  
lors de votre passage, le 23 je vous  
communiquerai l'idée d'une entente, assez  
précise, qu'il me paraît avoir avec  
vous, par exemple avec moi-même de  
Tâmes, à la suite d'études déjà  
commencées de ma part, et afin de  
pouvoir ensuite entreprendre une rédaction,  
qui ne fût pas exposée à des  
remaniements trop considérables.

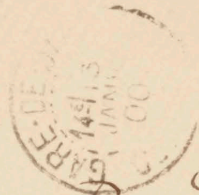
J'ai eu de bonnes nouvelles de  
vous par Lissac et Buckley, j'espère donc  
que vos visites du dernier voyage ont bien réussi.

Tous mes respects à Madame  
Lalille avec les souvoirs de ma femme.  
Nos communs vœux aux enfants.  
Et pour vous toute mon amitié

F. Geny



711



Monsieur R. Labille,

Professeur à la Faculté de Droit.

10 bis, rue du Pré-aux-Cleres,

Paris.

